

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Baptiste DELALOYE

Joseph-Etienne Courthion (1854-1919) :
Oraison funèbre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, fasc. 3-4, p. [104-108] 32-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

VI

Oraison funèbre¹ de M. le Doyen Courthion

par le Doyen J.-B. Delaloye

Ce ne sont pas des paroles, ce sont plutôt des larmes et des prières qu'il faut répandre sur ce cercueil qui va bientôt descendre dans la tombe.

« Siccine separas amara mors² ! » C'est ainsi que tu sépares, ô mort très cruelle, ô mort très amère, c'est donc ainsi que tu sépares le pasteur de son troupeau, le troupeau de son pasteur, les enfants de leur père, le père de ses enfants, l'ami de son ami !

Vous le savez, j'étais son ami ; nous étions unis depuis longtemps, depuis les années du Séminaire surtout, et vous savez, ô mon Dieu, combien je lui dois de reconnaissance, combien je dois vous remercier vous-même, ô mon Dieu, pour tout le bien que, par cet ami si cher, vous avez fait à mon âme. Car c'est tout particulièrement par vos serviteurs que vous répandez vos bienfaits sur vos petites créatures.

Nous nous voyions souvent ; la semaine dernière encore, il m'écrivait qu'il n'avait pu venir me trouver à cause de ses nombreuses occupations, mais qu'il viendrait au commencement du mois, et il terminait sa carte postale par ces paroles qui vous diront quelles étaient ses pensées habituelles en ces dernières semaines de sa vie : « Vel amare, vel mori³. — Omnia arbitratus sum ut stercora ut Christum lucrificam⁴. » Ou aimer, ou mourir !... J'ai regardé toutes choses comme une boue méprisable pour gagner Jésus-Christ, pour mériter avec son amitié sur cette terre le bonheur de le posséder au Ciel !

Voici plus de quarante ans qu'il était arrivé dans votre paroisse pour être le vicaire de M. le Curé Derivaz ; quelques-uns d'entre vous se souviennent encore de ce jeune prêtre à la taille élancée, à la figure émaciée alors, et à la tenue modeste d'un S. Louis de Gonzague ; dès son premier sermon, vous reconnûtes en lui une âme d'apôtre.

¹ Publiée dans le *Nouvelliste Valaisan*, 1919, No 31.

² Cf. 1 *Reg.*, 15, 32.

³ *Ad Corinth.*, 3, 22.

⁴ *Ad Philipp.*, 3, 8.

Depuis trente-cinq ans, il était votre Curé, c'est-à-dire votre pasteur et votre père, et, il n'en faut pas douter, aussitôt que Mgr Jardinier, confirmant le choix de Mgr Bagnoud, lui confia l'administration de cette très grande et très belle paroisse de Monthey, il se redit à lui-même la parole de l'Apôtre : « Ego libentissime impendam⁵ », de grand cœur je donnerai tout et je me donnerai et me dépenserai moi-même pour vos âmes, car je ne compte pour rien ma santé et ma vie, pour vous gagner tous à Jésus-Christ.

A-t-il tenu la promesse qu'il s'est faite en ce jour ? A vous de répondre, chers paroissiens de Monthey. Votre deuil, vos larmes, votre désolation m'ont déjà répondu : oui, M. Courthion a été pour nous le bon pasteur !

« Le bon pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent », a dit Celui qui seul a pu dire aussi, de lui-même : « Je suis le bon Pasteur⁶. » M. le Curé vous connaissait tous par votre nom et il connaissait vos besoins ; il vous avait baptisés, sinon tous, du moins le plus grand nombre ; il vous avait fait faire votre Première Communion ; il avait béni votre mariage ; il vous avait visités dans vos maladies et, tous les jours, il vous nommait dans ses prières, surtout au saint autel. Il vous connaissait par les traits du visage, il vous connaissait plus encore peut-être par l'intime de l'âme, seulement sa charité ne lui permettait de remarquer en vous que vos qualités et vos vertus.

Le bon pasteur nourrit ses brebis ; ai-je besoin de vous dire avec quelle abondance M. le Curé vous a nourris du pain de la divine parole ; deux fois, trois fois chaque dimanche, et même plus souvent encore, la vérité descendait sur vos âmes du haut de cette chaire et toujours vous écoutiez avec bonheur cette parole originale et sûre, fruit de ses travaux et de ses longues méditations, parce qu'elle était servie par une langue éloquente et pure et par un organe agréable, mais qu'il ne parvenait pas à maîtriser toujours ; souvent sa voix montait, se perdait en éclats vibrants, entraînée qu'elle était par son zèle, par son âme de feu.

Il prêchait lui-même et il vous a fait donner par les prêtres les plus écoutés, combien de Missions, de Retraites et d'exercices spirituels.

Il vous a donc nourris du pain de la parole de Dieu ; il vous a édifiés davantage encore par les exemples d'une vie toute sacerdotale et toute sainte, car il n'était pas du nombre de ceux qui disent et ne font pas. Son humilité lui interdisait de le penser, mais, à l'exemple du divin Maître, il aurait pu s'offrir à vous comme un modèle à imiter et vous dire : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous

⁵ II *Ad Corinth.*, 12, 15.

⁶ *Joan.*, 10, 14.

fassiez comme j'ai fait⁷», et vous auriez pu aussi lui appliquer ces paroles de l'Évangile : « Il a commencé par faire et ensuite par enseigner⁸. »

Vous parlerai-je de ses vertus théologiques ? Sa foi était la foi simple du petit enfant qui croit à son père et à sa mère parce qu'il sait que son père et sa mère l'aiment tendrement et ne veulent pas le tromper. M. Courthion, bien qu'il eût toujours la réponse précise et juste à toutes les objections, n'aimait pas les controverses et les discussions ; il croyait sans recherche curieuse à l'enseignement du Christ « qui a les paroles de la vie éternelle⁹ », et aux enseignements de l'Église notre Mère. Il se reposait en toute confiance dans le sein de la divine Providence, s'abandonnant à sa bonté et à sa miséricorde infinie, et sa charité lui faisait pousser ce cri que nous avons entendu : « Ou aimer ou mourir ! » Sa religion, sa piété était profonde et sans recherche de lui-même ; s'il n'observait pas avec la plus scrupuleuse exactitude les rubriques, c'est-à-dire les lois de l'Église qui règlent le culte extérieur des cérémonies publiques, c'est que son tempérament très vif et tout de mouvement et d'action réclamait une certaine liberté d'allure dans l'expression de son respect, de sa confiance et de ses autres sentiments intérieurs envers Dieu qu'il considérait surtout comme notre Père des Cieux. Vous savez quel était son amour pour la divine Eucharistie ; tous les jours, il faisait son heure d'adoration devant le tabernacle ouvert, se dérangeant à tout instant pour donner la Communion, familier avec l'Hôte divin, se laissant faire comme Jésus se laisse faire lui-même. Tous les jours, il disait non pas son chapelet, mais son Rosaire et, chaque année, il allait à Notre-Dame des Ermites se reposer par une petite Retraite aux pieds de notre bonne Mère qu'il aimait comme un bon fils aime sa mère.

Vous parlerai-je de ses autres vertus ? Vous connaissez sa charité pour les pauvres, son assiduité auprès des malades ; ce que vous savez moins, c'est son esprit de justice ; jamais il ne l'aurait violée pour satisfaire à la bonté et à la générosité de son cœur ; il savait rendre à chacun ce qui est dû à chacun. Il avait la simplicité de la colombe, et il était d'une prudence consommée. Vous avez tous joui de sa bonté, de son affabilité, de sa bonhomie toujours éclairée d'un rayon de joie chrétienne. Sa modestie et son humilité n'avaient d'égales que ses qualités naturelles, car votre Curé, mes Frères, était un homme de talent ; c'était un théologien sûr, une intelligence supérieure, une mémoire prodigieuse, une imagination puissante, une volonté ferme, courageuse et persévérante.

Je dis la vérité, je ne le flatte point ; d'ailleurs, qui

⁷ D'après *Joan.*, 5, 19.

⁸ D'après *Acta Apost.*, 1, 1.

⁹ *Joan.*, 6, 69.

d'entre vous oserait l'accuser en quoi que ce soit ? Une ombre, si légère fût-elle, a-t-elle jamais plané sur la pureté de sa vie ?... Sa patience était admirable ; jamais je ne l'ai entendu se plaindre de ses paroissiens ; cependant, vous en conviendrez : Un prêtre n'est pas curé quarante ans dans une paroisse sans avoir beaucoup à souffrir. Permettez-moi de vous le dire : vous l'avez quelquefois fait souffrir, sans doute sans le vouloir et sans y penser. N'a-t-il pas souffert, ne l'avez-vous pas fait souffrir certains dimanches, quand il voyait votre église trop vide ? N'a-t-il pas souffert, ne l'avez-vous pas fait souffrir quand, au temps de Pâques surtout, il vous appelait en vain au Tribunal de la miséricorde, à la Table sainte des enfants de Dieu ? N'a-t-il pas souffert, ne l'avez-vous pas fait souffrir, jeunes gens, jeunes personnes, sur qui il fondait tant d'espérances et qui avez, hélas ! imité les oublis et les égarements de l'enfant prodigue ? Ah ! ces pécheurs qui se perdent ; ah ! ces brebis qui s'égarèrent ; ah ! ces impies, surtout ces impies qui pervertissent et font œuvre de Satan ; ah ! ces malades obstinés qui refusent les secours de la religion ou remettent jusqu'au dernier moment la réception des saints Sacrements, que de soucis ils causent, que de peines ils font à leur Curé, qu'ils font cruellement saigner son cœur ! Votre Curé a dû connaître ce martyr que beaucoup ne soupçonnent pas même, et cependant, jamais il ne s'est plaint de vous, chers paroissiens de Monthey. C'est que, s'il savait aimer, il savait souffrir !

Enfin, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Il y a deux manières de donner sa vie pour ceux que l'on aime : on la donne comme le soldat, sur un champ de bataille, la donne pour la Patrie ; on la donne comme les Apôtres, comme les martyrs l'ont donnée, pour rendre témoignage au Maître des Apôtres, au Roi des martyrs ; on la donne comme Jésus-Christ l'a donnée sur la croix jusqu'à la transverbération de son Cœur, jusqu'à l'effusion de la dernière goutte de son sang. On donne ensuite sa vie par un dévouement continu, comme la mère qui donne tous ses jours et toutes ses nuits pour l'enfant qu'elle a mis au monde, comme la femme qui donne le père de famille qui la dépense jour par jour, semaine par semaine, pendant des années, jusqu'à ce qu'enfin vieilli, épuisé, n'en pouvant plus, il est obligé de s'arrêter regrettant, pleurant de n'en pouvoir faire davantage.

Votre Curé, mes Frères, a donné sa vie de ces deux manières : il est tombé en plein champ de travail ; venant de prêcher comme d'habitude, achevant le Saint Sacrifice de la messe, il se sent frappé par la mort, sans effroi, mais avec sa vivacité habituelle, il appelle, se cramponnant à l'autel : « Vite, dit-il, l'Extrême-Onction ! l'absolution ! »... et là, debout, devant son Maître, qu'il porte encore dans son âme, il reçoit le sacrement des mourants !

Depuis plusieurs années, il travaillait comme deux, comme trois, et, alors qu'il en voyait d'autres, plus jeunes et

bien moins fatigués, accepter des postes de repos, il répétait, lui, le mot de S. Martin : « Non recuso laborem¹⁰ », je ne refuse pas le travail ; et, quand je le grondais doucement de ce qu'il se donnait la peine de monter à l'Hospice, de descendre ensuite à la Clinique, presque tous les jours, quelquefois uniquement pour donner la sainte Communion aux Sœurs, aux malades, il me répondait en souriant : « Cela me fait du bien, cela me fait maigrir ; je me repose le soir ; et puis j'aurai assez le temps de me reposer plus tard ! » Et ce don de sa vie, il l'a fait pendant quarante ans, réalisant ses devises préférées : « Impendam, superimpendar¹¹ », je me dépenserai pour gagner les âmes à Jésus-Christ et le gagner moi-même.

Et maintenant, le voilà sur ce dur lit de repos que la mort lui a fait ; cependant, il vit et son âme repose en Dieu ! Mais vous, mes Frères, vous ne le verrez plus dans cette église, vous ne le verrez plus monter dans cette chaire, vous n'entendrez plus sa parole ; il n'ira plus dans vos rues égrenant son chapelet ; il ne s'assoira plus dans vos maisons, il ne bénira plus vos enfants, il ne vous bénira plus vous-mêmes. « Siccine separas », c'est donc ainsi que tu séparas, ô mort impitoyable !

Vous l'appellez un saint et vous avez raison. Cependant, souvenez-vous de cette parole : « Tu solus sanctus !¹² » O Dieu ! ô Christ ! vous seul êtes saint ! vous seul êtes la sainteté sans tache ! Vous priez donc pour lui en le priant pour vous-mêmes, car sa prière sera puissante devant Dieu.

Tout à l'heure, en introduisant son cercueil dans cette église, nous chantions — comment chanter dans la douleur ? — mais ce chant est si beau, cette prière si consolante ; nous chantions donc : « Subvenite sancti Dei¹³ », venez à sa rencontre, ô saints du Ciel, accourez, anges de Dieu, pour recevoir son âme et la présenter devant le Très-Haut. Dans un instant, en le sortant d'ici, nous chanterons encore : « In paradisum¹⁴ »... que les anges te conduisent en paradis, que les martyrs te reçoivent et, comme Lazare qui fut pauvre, entre dans l'éternel repos, entre dans la joie de ton Seigneur, et, là-haut, prépare une place à tes enfants, à tes amis.

Cependant, nous déposerons sa dépouille mortelle à l'ombre de la croix, dans le cimetière où si souvent il a médité sur la mort, fait le sacrifice de sa vie et accepté la décomposition du tombeau, mais avec la pleine assurance qu'un jour il en sortirait pour voir dans sa chair glorifiée son Dieu, son Sauveur.

¹⁰ Rapporté par Sulpice Sévère, *Epistola III, Ad Bassulam socrum suam*, dans Migne, *Patrologie latine*, T. XX, col. 182.

¹¹ II *Ad Corinth.*, 12, 15.

¹² Tiré du *Gloria in excelsis Deo*.

¹³ Tiré de l'Office des défunts.

¹⁴ *Ibidem*.